

LA TRADITION DES HIGHLANDS

Hugh Trevor-Roper

De nos jours, quand des Écossais se réunissent pour célébrer leur identité, ils affirment celle-ci par le port d'un costume national distinctif. Ils revêtent notamment le kilt, fabriqué à partir d'un tartan dont les couleurs et les motifs symbolisent leur appartenance à tel ou tel « clan » ; et s'ils jouent d'un instrument de musique, ce sera de la cornemuse. Ce costume, auquel ils attribuent la plus grande antiquité, est en fait de création assez récente. Il ne fut élaboré que bien après l'Union de 1707 avec l'Angleterre, contre laquelle il est, en un sens, une marque de protestation. Avant l'Union, le port d'un plaid de tartan subsistait certes ici ou là ; mais la plupart des Écossais voyaient en lui un symbole d'arrération : le signe distinctif des Highlanders que l'on tenait pour de misérables vauriens, paresseux et cupides, et des maîtres chanteurs de la plus mauvaise eau, qui constituaient moins une véritable menace qu'une nuisance sans gravité pour l'Écosse civilisée et historique. Dans les Highlands, il était du reste relativement nouveau : ce n'était pas le signe distinctif ou original de la société des Highlanders.

De plus, l'idée même d'une culture et d'une tradition propres aux Highlanders est une invention rétrospective. Avant les dernières années du dix-septième siècle, les Highlanders ne formaient pas une population distincte ; ils n'étaient, pour ainsi dire, que l'excédent de l'Irlande. Sur ces côtes découpées et inhospitalières, dans cet archipel

d'îles petites et grandes, la mer unie plus qu'elle ne divise. Ainsi, de la fin du cinquième siècle, époque à laquelle les Scots d'Ulster prirent pied à Argyll, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, au moment où cette région fut « ouverte » par les révoltes jacobites, l'Ouest de l'Écosse, séparé de l'Est du pays par des montagnes, était plus proche de l'Irlande que des Lowlands saxonnes. Tant sur le plan ethnique que sur le plan culturel, les Highlands étaient une colonie de l'Irlande.

De plus, ces deux sociétés celtes, la société irlandaise et la société des Highlands occidentales, étaient politiquement imbriquées. Les Scots de Dalriada conservèrent, pendant un siècle, leur implantation dans l'Ulster. Les Danes contrôlaient à la fois les îles occidentales, les côtes de l'Irlande et l'île de Man. Au Moyen Âge, les lords Macdonald des îles étaient sans aucun doute plus maîtres de l'Écosse occidentale et de l'Irlande du Nord que leurs souverains nominaux, les rois d'Écosse et d'Angleterre. Sous leur règne la culture des îles Hébrides était purement irlandaise. Leurs bardes, médecins et harpistes (leur instrument de prédilection était en effet la harpe, non la cornemuse), dont la charge était héréditaire, venaient d'Irlande¹. Les Macdonald restèrent, même après l'éclatement de leur seigneurie, une force sur laquelle il fallait compter dans les deux pays. Ce n'est qu'au milieu du dix-septième siècle que l'adite plantation (colonisation) de l'Ulster sous l'autorité de l'Angleterre et l'émergence de la puissance des Campbell dans les Highlands occidentales mirent un terme à cette unité politique potentielle. L'unité culturelle, bien qu'affaiblie par cette rupture, n'en persista pas moins. Au dix-huitième siècle, les îles occidentales étaient peuplées pour l'essentiel de l'excédent de population venu d'Irlande, et la variante du gaélique que parlaient leurs habitants était souvent qualifiée à l'époque d'irlandaise.

Dans la mesure où elles étaient sous la dépendance culturelle de l'Irlande et sous le contrôle « étranger », assez inefficace, de la couronne écossaise, les Highlands et les îles écossaises étaient culturellement stagnantes. Leur littérature n'était qu'un écho grossier de la littérature irlandaise. Les bardes des chefs de clan écossais venaient d'Irlande ou devaient s'y rendre pour apprendre leur métier. Un écrivain – irlandais – du dix-huitième siècle nous apprend ainsi que les bardes écossais étaient le rebut que l'Irlande rejetait périodiquement sur ce déportoir bien commode qu'était pour elle l'Écosse². Même à l'époque de la domination brutale de l'Angleterre, aux dix-septième et dix-huitième siècles, l'Irlande celte restait, culturellement, une nation historique, alors que l'Écosse était, au mieux, son parent pauvre. Elle n'avait pas –

et ne pouvait pas avoir – de tradition indépendante. La création d'une tradition des Highlands et son imposition, avec tous ses symboles, à l'ensemble de l'Écosse n'intervièrent qu'à la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècles, et cela en trois étapes. Il y eut d'abord une révolte culturelle contre l'Irlande : l'appropriation de la culture irlandaise et la réécriture de l'histoire écossaise, qui culminèrent avec l'affirmation que l'Écosse – l'Écosse celte – était la mère patrie et l'Irlande sa dépendance culturelle. Il y eut ensuite la création artificielle de traditions des Highlands, supposées anciennes et originales. Il y eut pour finir le processus qui aboutit à l'adoption de ces nouvelles traditions par les Piècres, les Saxons et les Normands des Lowlands et de l'Écosse orientale.

La première de ces étapes fut achevée au dix-huitième siècle. L'affirmation selon laquelle les Highlanders celtes, qui parlaient l'irlandais, n'étaient pas des envahisseurs venus d'Irlande au cinquième siècle, mais les descendants des Calédoniens qui avaient résisté aux armées romaines, n'était bien sûr rien d'autre qu'un vieux mythe qui avait d'ailleurs déjà été exploité dans le passé. Elle fut réfutée en 1729 par le premier et le plus grand des archéologues [antiquaries] écossais, le prêtre jacobite émigré Thomas Innes ; mais elle s'imposa de nouveau en 1738 avec David Malcolm³ et, avec plus de succès, dans les années soixante du dix-septième siècle par deux écrivains qui portaient le même nom : James Macpherson, le « traducteur » d'Ossian, et le révérend John Macpherson, pasteur de Sleat sur l'île de Skye. Ces deux Macpherson, bien que sans liens de parenté, se connaissaient – en 1760, James Macpherson habita chez le pasteur lors de sa visite sur l'île de Skye à la recherche d'« Ossian » ; et le fils du pasteur, le futur sir John Macpherson, gouverneur général de l'Inde, devint plus tard son ami et complice – et ils travaillèrent ensemble. À eux deux, ils créèrent pour l'Écosse celte, en recourant – chacun de son côté – à la fabrication d'un faux, une littérature autochtone et son nécessaire complément, une nouvelle histoire. Cette littérature et cette histoire, pour autant qu'elles ne fussent pas sans lien avec la réalité, avaient été purement et simplement volées aux Irlandais.

Le culte des Macpherson ne peut que susciter l'admiration. James Macpherson choisit des ballades irlandaises, écrivit en s'en inspirant une « épopée » dans laquelle il transplanta toute l'histoire en Écosse, puis prétendit que les ballades authentiques, qu'il avait ainsi maltraitées, n'étaient que des créations modernes sans valeur, de pâles reflets des « originaux » qu'il avait lui-même créés. Le

pasteur de Sleat écrivit ensuite une *Dissertation critique* dans laquelle il fournissait le contexte nécessaire à cet « Homère celté » que son homonyme avait « découvert » : il prétendit que les Celtes étaient présents en Écosse quatre siècles avant leur arrivée réelle et affirma que la littérature irlandaise authentique avait été volée aux innocents Écossais par les Irlandais sans scrupule. Pour compléter le tableau, James Macpherson lui-même, en s'appuyant sur les notes du pasteur, écrivit « indépendamment » une *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* qui reprenait les affirmations du pasteur. Le succès des Macpherson dans leur entreprise fut total : Edward Gibbon lui-même, d'habitude si prudente et scrupuleuse, reconnaît pour guides James Macpherson et le révérend John Macpherson, ces « deux érudits des Highlands », perpétrant de la sorte ce que l'on a justement appelé « une chaîne d'erreur dans l'histoire de l'Écosse⁴ ».

Il fallut plus d'un siècle pour débarrasser l'histoire de l'Écosse – pour autant qu'elle en ait été débarrassée – des faux interdépendants des deux Macpherson⁵. Le triomphe de ces faussaires effrontés fut donc durable : avec eux les Highlanders d'Écosse étaient devenus une réalité. Alors qu'ils avaient été jusqu'à considérés par les Écossais des Lowlands comme des sauvages indisciplinés et par les Irlandais comme leurs parents pauvres illettrés, ils furent dorénavant célébrés dans toute l'Europe comme un *Kulturvolkswunder* qui, alors que l'Angleterre et l'Irlande avaient été rejetées dans la barbarie primitive, avait produit un poète épique d'un raffinement et d'une sensibilité exquise, qui égalait (selon Madame de Staël) ou même surpassait (selon F. A. Wolf) Homère. Ce n'est pas seulement sur la littérature qu'ils avaient attiré l'attention de l'Europe. Une fois les liens avec l'Irlande rompus et les Highlands écossaises dotées – certes frauduleusement – d'une culture ancienne et indépendante, la voie était ouverte à la représentation de cette indépendance par des traditions singulières. La tradition qui fut alors établie visait à singulariser le vêtement écossais.

En 1805, Walter Scott écrivit pour la *Edinburgh Review* un article sur l'Ossian de Macpherson. Comme à l'accoutumée, il fit montre dans ce texte d'une érudition véritable et de beaucoup de bon sens. Il rejetait comme inauthentique l'épopée que le monde littéraire écossais en général et les Highlanders en particulier continuaient à défendre ; mais dans ce même article, il faisait remarquer, par parenthèse, qu'il était certain que les Calédoniens du troisième siècle portaient un « *phibbeg* [kilt] de tarran ». Dans un texte dont l'auteur faisait montre d'un sens critique si développé, une affirmation aussi

assurée a de quoi surprendre. Jamais, pour autant que je sache, cette affirmation n'avait été avancée. Macpherson lui-même n'avait jamais suggéré une telle chose : son Ossian avait toujours été représenté vêtu d'une ample robe, et son instrument n'était pas la cornemuse mais la harpe. Mais Macpherson était un Highlander et appartenait à la précédente génération. Ce qui, sur une telle question, faisait une grande différence.

Quand le « *phibbeg* de tarran », notre moderne kilt, devint-il la parure des Highlanders ? La réponse ne fait pour ainsi dire aucun doute, en particulier depuis la publication des remarquables travaux de J. Telfer Dunbar⁶. Si le tarran – autrement dit, une étoffe tissée aux motifs de couleur géométriques – était connu en Écosse au seizième siècle (il semble que cette étoffe soit parvenue dans les Highlands à partir de la Flandre en passant par les Lowlands), le *phibbeg* – le mot et la chose – n'apparut pas avant le dix-huitième siècle. Loin d'être un costume traditionnel des Highlands, il fut inventé par un Anglais après l'Union de 1707 ; et les différents « tarrans de clan » sont une invention plus tardive encore. Ils furent conçus par Walter Scott à l'occasion d'un spectacle donné en l'honneur d'un roi de la dynastie de Hanovre, et ils doivent leur forme actuelle à deux autres Anglais.

Dans la mesure où les Highlanders d'Écosse étaient, par leur origine, de simples Irlandais passés d'une île à l'autre, il est assez naturel de supposer que leur vêtement était au départ le même que celui des Irlandais. Et c'est bien ce que la recherche atteste. On ne trouve pas avant le seizième siècle d'écrits témoignant de l'existence de particularités vestimentaires des Écossais ; tous les documents de cette période concordent : ils montrent qu'habituellement les Highlanders portaient une longue chemise « irlandaise » (appelée en gaélique *leine*) que les classes supérieures – comme en Irlande – teignaient avec du safran (*leine-croich*), une tunique ou *faibain*, et une houppelande ou un plaid qui était dans les classes supérieures rayé et coloré mais qui en général était brun-roux ou marron afin de pouvoir se dissimuler dans les landes. Les Highlanders portaient de plus des chaussures avec une simple semelle (les membres des classes supérieures portaient parfois des brodequins) et un bonnet plat et souple, généralement bleu. Lors des batailles, les chefs portaient une cotte de mailles et les membres des classes inférieures une chemise de lin marquée ou enduite de poix et recouverte de peaux de daim. En plus de ce vêtement habituel, les chefs de clan et les hommes importants qui avaient des liens avec les habitants plus raffinés des Lowlands portaient parfois des *trews* :

une combinaison de haut-de-chaussure et de bas. Les *trews* n'étaient portés en public dans les Highlands que par les hommes qui avaient des serviteurs pour les protéger ou les porter : ils servaient donc à manifester le prestige social de celui qui les revêtait. Plaid et *trews* étaient sans doute en tartan⁷.

Au cours du dix-septième siècle – au moment où le lien entre les Highlands et l'Irlande fut rompu –, le costume des Highlands se transforma. Des changements intervinrent à intervalles irréguliers pendant toute cette période. La chemise longue tomba pour commencer en désuétude. Dans les îles, elle fut remplacée dès les premières années du siècle par le manteau, le gilet et les bas des Lowlands⁸. Mais un pasteur écossais se rappelait encore longtemps après que les farouches Highlanders engagés dans l'armée jacobite qui en 1715 traversèrent sa paroisse ne portaient « ni plaid ni *phibbeg* », mais un manteau près du corps, d'une seule couleur et de confection artisanale, qui s'étendait jusqu'à mi-jambe et était pourvu d'une ceinture⁹. C'est là la trace la plus tardive, pour autant que je sache, de la persistance du port du *leinie* en Écosse.

Tout au long du dix-septième siècle, les armées des Highlands combattirent dans les guerres civiles qui déchiraient la Grande-Bretagne ; selon toutes les descriptions qui nous sont parvenues, les officiers portaient des *trews* alors que les simples soldats avaient les jambes et les cuisses dénudées. Officiers et soldats portaient un plaid, les premiers pour s'en couvrir le haut, les seconds pour en revêtir l'ensemble du corps, ceinturé à la taille de telle façon que la partie inférieure formait une sorte de jupe. Sous cette forme, il était appelé *breaean* ou « plaid ceinturé ». Il convient de souligner que jusqu'à cette époque nulle mention n'est faite du kilt tel que nous le connaissons. On avait à l'époque le choix entre les nobles *trews* et le « servile » plaid à ceinture¹⁰.

Le mot « kilt » apparaît pour la première fois une vingtaine d'années après l'Union. Un officier anglais en poste à Inverness sous le commandement du général Wade, l'arpenteur général Edward Burt, écrivit à l'époque une série de lettres dans lesquelles il décrivait le caractère et les coutumes du pays. Il donne dans ces lettres une description précise du « *quelt* » qui, explique-t-il, n'est pas un vêtement distinct, mais une manière de porter le plaid

replié et ceint autour de la taille pour en faire un pourpoint de petite taille qui descend jusqu'à mi-cuisse, le reste étant ramené sur les épaules et attaché par-devant... d'une manière qui rappelle

l'apparence des pauvres femmes de Londres qui rabattent leur robe par-dessus leur tête pour s'abriter de la pluie.

Ce pourpoint, ajoute Burt, était habituellement porté « si court que les jours de vent ou lorsqu'on grav[issait] une colline ou que l'on se pench[ait] l'indécence [était] entièrement dévoilée ». Il s'agit là sans aucun doute possible de la description d'un plaid à ceinture et non de ce que nous appelons un kilt.

Burt évoque dans le détail le vêtement des Highlands parce que, à l'époque déjà, il était au centre d'une controverse politique. Après la rébellion jacobite de 1715, le parlement britannique avait envisagé d'en interdire le port, tout comme le port du costume irlandais avait été interdit sous le règne d'Henri VIII : cette interdiction, pensait-on, contribuerait à défaire le mode de vie particulier aux Highlands et à intégrer les Highlands dans la société moderne. Ce projet de loi fut cependant pour finir abandonné. Le costume des Highlands était pratique et indispensable dans un pays où les voyageurs devaient « gravir des parois rocheuses, franchir des tourbières et passer la nuit étendu dans les collines ». Son prix très peu élevé le rendait de plus nécessaire pour les pauvres : « quelques shillings permettaient au commun des Highlands de se procurer ce vêtement », alors qu'ils n'auraient jamais pu acheter le plus grossier des « habits des Lowlands ».

Il y a quelque ironie dans le fait que si le costume des Highlands avait été interdit après la révolte de 1715 plutôt qu'après celle de 1745, le kilt, que l'on considère aujourd'hui comme l'une des anciennes traditions écossaises, n'aurait probablement jamais vu le jour. Il apparut quelques années après l'époque où Burt écrivit ses lettres, non loin d'ailleurs de l'endroit où il les écrivit. Inconnu en 1726, il apparut soudainement quelques années plus tard ; en 1746, son port était déjà suffisamment répandu pour être explicitement désigné dans la loi du parlement qui interdit le port du costume des Highlands. C'est un quaker anglais du Lancashire, Thomas Rawlinson, qui en fut l'inventeur.

Les Rawlinson étaient une famille de maîtres de forges quakers établie depuis longtemps à Furness. Dès les premières années du dix-huitième siècle, ils contrôlaient, avec d'autres familles quakers d'importance – les Ford, les Crofield, les Backhouse – « un vaste réseau de fourneaux et de forges » dans le Lancashire. Mais leurs réserves de charbon s'épuisaient et ils avaient besoin de bois pour alimenter les forges. Par bonheur, après l'écrasement de leur rébellion, les Highlands furent ouvertes aux appétits anglais : les forêts du Nord pouvaient être exploitées par les industries du Sud. Thomas Rawlinson passa donc

en 1727 un accord avec Ian MacDonnell, le chef des MacDonnell de Glengarry, près d'Inverness, qui lui permettrait d'exploiter pendant trente et un ans un domaine forestier à Invergarry. Il fit construire sur place un fourneau pour fondre du minerai de fer acheminé depuis le Lancashire. Cette entreprise ne fut pas couronnée de succès et l'expérience tourna court après sept ans ; mais, pendant ce temps, Rawlinson eut l'occasion de découvrir la région, d'établir des relations continues avec les MacDonnell de Glengarry et d'employer « une foule de Highlanders » pour abattre des arbres et travailler dans la forge¹¹.

Pendant son séjour à Glengarry, Rawlinson s'intéressa au costume des Highlanders et prit conscience de son caractère peu pratique. Le plaid à ceinture pouvait bien être approprié à la vie désœuvrée des Highlanders – pour dormir dans les collines ou se cacher dans les landes. Il était de plus, en effet, peu cher et convenait donc bien aux classes inférieures qui ne pouvaient se permettre la dépense occasionnée par l'achat de pantalons ou de bas. Mais pour des hommes qui devaient abattre des arbres ou travailler dans une forge, c'était « un habit peu commode ». Rawlinson, étant un homme très doué et ingénieux, fit donc venir le tailleur du régiment d'Inverness et entreprit avec son aide « de raccourcir et de rendre plus commode le vêtement de ses ouvriers ». *Le feise beg* ou *philibeg*, autrement dit le « kilt court », résulta de cette collaboration. Le maître de forges et le tailleur parvinrent à cette fin en séparant la jupe du plaid et en en faisant un vêtement distinct, avec des plis cousus. Rawlinson adopta lui-même le nouvel habit, et son exemple fut suivi par son associé, Ian MacDonnell de Glengarry. Les autres membres du clan, comme il se doit, firent de même, et l'invention, nous dir-on, « parut si pratique et si commode que peu de temps après nombreux étaient ceux qui l'avaient adoptée à leur tour non seulement dans les Highlanders, mais aussi dans plusieurs des pays des Lowlands septentrionales ».

Le premier récit des origines du kilt fut écrit en 1768 par un gentilhomme des Highlanders qui avait personnellement connu Rawlinson. Ce récit fut publié en 1785 et ne prêta pas à controverse¹². Les deux plus grandes autorités du temps¹³ s'agissant des coutumes écossaises et, d'autre part, la famille Glengarry confirmèrent ce témoignage¹⁴. Pendant quarante ans, il ne se trouva personne pour en discuter le bien-fondé. Il n'a jusqu'à ce jour jamais été réfuté. Tous les éléments que l'enquête historique a accumulés depuis lors vont dans le même sens. La première représentation picturale d'une personne portant ce que nous appelons aujourd'hui un kilt, que l'on ne doit

pas confondre avec un plaid à ceinture, apparaît dans un portrait d'Alexander MacDonnell de Glengarry, le fils du chef dont Rawlinson était l'ami. Il est d'ailleurs remarquable que cette personne n'est pas Alexander MacDonnell, mais son serviteur, ce qui souligne, une fois encore, le caractère « servile » du kilt¹⁵. Tous ces éléments font que les meilleurs spécialistes de ces questions tiennent ce récit pour vrai¹⁶. Nous pouvons donc affirmer que le kilt est un costume d'invention tout à fait récente, et qu'il fut conçu et porté initialement par un industriel anglais, secrétaire de George Fox, qui légua sa création aux Highlanders non pour contribuer à la préservation de leur mode de vie traditionnel, mais pour en faciliter la transformation : pour les sortir des landes écossaises et les faire entrer dans ses fabriques.

Mais si c'est bien là l'origine du kilt, une question s'impose immédiatement à nous. Quel type de tartan le quaker à kilt portait-il ? Est-ce qu'un *sett* ou motif particulier de couleur fut créé pour Rawlinson ou fut-il considéré comme membre honoraire du clan MacDonnell ? Mais existerait-il seulement de tels *setts* à l'époque ? Quand fut donc opérée la distinction entre les différents styles de tartans correspondants aux différents clans ?

Les écrivains du seizième siècle qui les premiers évoquèrent un costume spécifique aux Highlanders ne font jamais allusion à une telle différenciation. À les lire, il semble que la distinction ne portait pas sur les clans mais sur les différents statuts sociaux, les chefs arborant des plaids colorés, les simples membres des clans des plaids marron. Le témoignage le plus ancien qui vienne appuyer l'idée d'une différenciation selon les clans est une remarque de Martin Martin, lequel visita les îles occidentales à la fin du dix-septième siècle ; mais en réalité Martin associe différents motifs de tartans à des localités, non à des clans. Le fait est que les éléments qui plaident contre l'existence d'une différenciation selon les clans sont très probants. Ainsi, une série de portraits des membres de la famille des Grant, réalisés avec soin par Richard Wairt au dix-huitième siècle, les dépeint chacun portant un tartan différent ; de même, les portraits des Macdonald d'Armadale permettent de distinguer au moins six différents *setts* de tartan ; et les documents de l'époque de la rébellion de 1745 – qu'il s'agisse de sources iconographiques, vestimentaires ou littéraires – ne permettent pas de distinguer les clans ou d'établir de régularités dans le choix des *setts*. Le seul élément de son costume qui permettrait de déterminer l'allégeance d'un Highlander était la cocarde de son bonnet, non le tartan. Le choix d'un tartan était uniquement affaire de goût ou de nécessité¹⁷.

En octobre 1745, alors que le Jeune Chevalier était à Édimbourg avec son armée, le *Caledonian Mercury* faisait de la publicité pour « un grand choix de tartans aux motifs les plus récents ». Comme D. W. Stewart le reconnaît avec réticence :

c'est la une pierre d'achoppement pour tous ceux qui affirment l'antiquité des différents motifs de tarran ; il serait assez curieux qu'au moment où la ville grouillait de Highlanders de tous rangs et de tous clans, on songea à leur offrir non leurs antiques *setts* mais « un grand choix de motifs récents ».

Ainsi, quand éclata la grande rébellion de 1745, le kilt, tel que nous le connaissons, était une invention anglaise récente et les tartans claniques n'existaient pas. Néanmoins, cette rébellion marqua un changement non seulement dans l'histoire économique et sociale de l'Écosse, mais aussi dans son histoire vestimentaire. Après l'écrasement de la rébellion, le gouvernement britannique décida pour finir de faire ce qui avait été envisagé en 1715 (et déjà auparavant) afin de détruire définitivement le mode de vie propre aux Highlanders. Les différentes lois du parlement qui suivirent la victoire de Cullodner non seulement désarmèrent les Highlanders et privèrent leurs chefs de leurs privilèges héréditaires, mais elles interdirent de surcroît le port du costume des Highlanders – « plaid, *phibbeg*, *traws*, ceintures d'épaules, [...] tartans ou plaid aux couleurs d'un clan » – sous peine d'un emprisonnement de six mois et, pour les récidivistes, d'une déportation de sept ans¹⁸. Ces lois draconiennes furent appliquées pendant trente-cinq années au cours desquelles le mode de vie des Highlanders fut réduit à néant. En 1773, quand Johnson et Boswell entreprirent leur célèbre voyage, ils constatèrent qu'ils ne pouvaient déjà plus voir ce à quoi ils s'attendaient : « un peuple à l'apparence singulière et au mode de vie archaïque ». Johnson remarqua qu'à aucun moment de leur voyage ils n'eurent l'occasion de voir une personne vêtue d'un tarran. La loi (qu'il désapprouvait) était partout appliquée. La cornemuse elle aussi, constata-t-il, « sera bientôt oubliée ». En 1780, le costume des Highlanders semblait avoir disparu, et aucun homme rationnel n'aurait pu envisager sa résurrection.

Mais l'histoire n'est pas rationnelle, ou du moins n'est-elle rationnelle que partiellement. Le costume des Highlanders fut perdu pour ceux qui avaient été habitués à le porter. Après une génération en pantalon, les simples paysans des Highlanders ne virent pas la nécessité de porter à nouveau le tarran ou le plaid à ceinture qu'ils trouvaient autrefois si utiles et si bon marché. Ils ne se tournèrent pas non plus vers le

si « pratique et commode » kilt d'invention récente. Cependant, les membres de la bourgeoisie et de la haute société, qui auparavant le méprisaient comme « servile », adoptèrent alors avec enthousiasme l'habit que ses porteurs traditionnels avaient finalement abandonné¹⁹. À l'époque pendant laquelle il fut interdit de le porter, à l'abri dans leurs demeures, certains nobles des Highlanders prenaient plaisir à s'en vêtir et à être ainsi représentés. Quand l'interdiction fut levée, la mode s'en répandit. Les pairs écossais anglicisés, la noblesse, les juristes cultivés d'Édimbourg et les marchands très prudents d'Aberdeen – autrement dit, des hommes qui ne vivaient pas dans la gêne et qui jamais n'auraient franchi des parois rocheuses et des tourbières ou dormi la nuit dans les collines – se montraient en public non dans des *traws*, le costume qui historiquement avait été celui de leur classe, ni même dans l'encombrant plaid à ceinture, mais dans une version coûteuse et extravagante de cette invention récente qu'était alors le *phibbeg* ou kilt court.

Deux raisons permettent d'expliquer ce changement remarquable. La première d'entre elles, qui peut être brièvement résumée, est générale et a une dimension européenne. Il s'agit du mouvement romantique et du culte que celui-ci vouait au « noble sauvage » que la civilisation menaçait d'annihiler. Avant 1745, les Highlanders étaient considérés comme de vils barbares, oisifs et rapaces. Au moment des événements de 1745, ils étaient regardés comme de dangereux rebelles. Mais, après 1746, au moment où leur société s'effondrait rapidement, ils combinaient aux yeux des romantiques les traits d'un peuple primitif et les charmes d'une espèce en voie de disparition. C'est dans cette atmosphère qu'Ossian triompha avec facilité. La deuxième raison est plus particulière et mérite d'être examinée en détail : il s'agit de la création, par le gouvernement britannique, des régiments des Highlanders.

La création de régiments de Highlanders avait commencé avant 1745 – le premier exemple en est bien sûr le Black Watch, appelé par la suite le 43^e puis le 42^e régiment d'infanterie, qui avait combattu en 1745 lors de la bataille de Fontenoy. Mais ce n'est que dans les années 1757-1760 que Pitt le Premier chercha à détourner de façon systématique l'esprit guerrier des Highlanders de l'aventure jacobite pour le mobiliser dans la guerre impériale. Comme il l'affirma après coup :

Je recherchais la valeur partout où elle se trouvait ; je puis me vanter d'avoir été le premier officier à l'avoir cherché, et trouvée, dans les montagnes du Nord. Je l'encourageai et ainsi puis mettre

au service de Votre Majesté une race d'hommes intrépides et hardis.

Les régiments des Highlands se couvrirent peu après de gloire en Inde et en Amérique. Ils instruirent de plus une nouvelle tradition vestimentaire. En effet, « la loi de désarmement » de 1747 exempta explicitement ces régiments de l'interdiction du port du costume des Highlands; ainsi, pendant la période de trente-cinq ans durant laquelle la paysannerie celte adopta le port des pantalons saxons et durant laquelle l'Homère celte était dépeint en robe de barde, ce sont les régiments des Highlands qui seuls maintinrent l'industrie du tartan et donnèrent lieu à la plus récente de toutes les innovations s'agissant du costume des Highlands, le kilt de Lancashire.

Au départ, les régiments des Highlands portaient en guise d'uniforme le plaid à ceinture; mais, une fois le kilt inventé, et rendu populaire par son caractère particulièrement commode, ils adoptèrent ce dernier. De plus, c'est sans doute le port du kilt par les soldats des Highlands qui suscita l'idée d'utiliser différents modèles de tartans pour distinguer les clans. En effet, comme le nombre des régiments des Highlands augmentait pour satisfaire les besoins en soldat de l'armée britannique, on chercha à différencier leurs uniformes. Une fois le port par les civils du tartan autorisé de nouveau, alors même que le mouvement romantique encourageait le culte du clan, ce principe de différenciation fut facilement transposé du régiment au clan. Mais cette transposition n'intervint que plus tard. Pour l'instant, nous ne nous attachons qu'au kilt qui, après avoir été inventé par un industriel quaker anglais, échappa à la disparition grâce à un homme d'État anglais qui travaillait à l'extension de l'empire britannique. L'étape suivante consista à inventer des origines écossaises au kilt. Cette étape, au moins, fut l'œuvre d'Écossais.

Elle commença en 1778 avec la fondation, à Londres, de la Highland Society; il s'agissait une association dont la raison principale était la culture des antiquités venues des Highlands et la préservation de leurs anciennes traditions. Ses membres étaient pour la plupart des nobles et des officiers originaires des Highlands, mais son secrétaire, « au zèle duquel le succès de l'association devait beaucoup », était John Mackenzie, un avocat de Temple Street, qui était « l'ami le plus proche et le plus intime », autrement dit le complice, l'homme à tout faire et, plus tard, l'exécuteur testamentaire, de James Macpherson. James Macpherson et sir John Macpherson compétoient parmi les membres fondateurs de la Society, dont l'un des buts explicites était

la conservation de l'ancienne littérature gaélique, et dont l'une des réalisations les plus glorieuses, aux yeux de l'historien sir John Sinclair, fut la publication, en 1807, du texte « original », en gaélique, d'Ossian. Ce texte fut produit par Mackenzie, à partir des écrits de Macpherson, et publié, accompagné d'un essai visant à prouver son authenticité (il est possible de démontrer qu'il s'agit en fait d'un faux), par Sinclair lui-même. Étant donné le double rôle de Mackenzie et l'intérêt de la Society pour la littérature gaélique (dont l'intégralité, ou peu s'en faut, avait été écrite ou inspirée par Macpherson), cette organisation peut être considérée comme l'une des antennes de la mafia des Macpherson à Londres.

Un autre, et non des moindres, objectif de la Société était d'obtenir l'abrogation de la loi qui interdisait le port du costume des Highlands en Écosse. À cette fin, les membres de la Society entreprirent de se réunir (comme il pouvait le faire à Londres en toute légalité)

vêtu de cet habit tant célébré pour avoir été celui de leurs ancêtres celtes, et de parler la merveilleuse langue, d'écouter la délicieuse musique, de réciter l'antique poésie et de respecter les singulières coutumes de leur pays.

Mais il faut ici souligner que le costume des Highlands ne comprendrait toujours pas alors le kilt: les règles de la Society stipulaient que ce costume incluait les *trous* et le plaid à ceinture (plaid et *philtibeg* tout d'une pièce)²⁰. Ce but fut atteint en 1782 quand le marquis de Graham, à la demande du comité de la Highland Society, parvint à faire voter l'abrogation de la loi par la Chambre des communes. Cette abrogation suscita beaucoup d'enthousiasme en Écosse, et les poètes gaéliques célébrèrent la victoire du plaid à ceinture sur le pantalon saxon. Le triomphe du costume des Highlands à la nouvelle mode date de ce moment.

Mais ce triomphe ne fut pas sans susciter quelques résistances. Un Écossais au moins, John Pinkerton, s'éleva, dès le départ, contre le processus par lequel les Highlanders celtes, récemment encore considérés comme de méprisables barbares vivant aux confins de l'Écosse, prétendaient maintenant être les seuls représentants de l'histoire et de la culture écossaises. C'était un homme dont le caractère particulièrement excentrique et les préjugés violents ne doivent pas nous conduire à lui refuser le titre de plus grand historien [*antiquary*] écossais depuis Thomas Innes. Pinkerton fut en effet le premier érudit à élaborer quelque chose comme une véritable histoire des temps les plus reculés de l'Écosse. C'était un ennemi implacable de l'entreprise

de falsification historique et littéraire des deux Macpherson. Ce fut de plus le premier savant à réunir des sources documentaires sur l'histoire du vêtement des Highlanders. Il fit certes une grave erreur: il pensait que les Pictes étaient d'une ethnie différente de celle des Scots, que les Pictes (qu'il admirait) n'étaient pas des Celtes (qu'il méprisait), mais des Goths. Mais cette erreur ne remet pas en question ses conclusions selon lesquelles, premièrement, les premiers Calédoniens se distinguaient non par le port du kilt ou du plaid à ceinture, mais par celui du pantalon; deuxièmement, le tartan avait été importé au début de l'époque moderne; et, troisièmement, le kilt était une création plus récente encore.

Pinkerton avait en sir John Sinclair lui-même une oreille attentive. En 1794, Sinclair venait de lever une armée – les *Rothessay and Caithness Fencibles* – pour combattre la France; après des recherches minutieuses, il décida que ses troupes porteraient non le kilt (il connaissait toute l'histoire de Rawlinson le quaker) mais des *trous* de tartan. L'année suivante il décida de se présenter à la Cour vêtu d'un costume des Highlanders, notamment d'un pantalon de tartan qu'il avait lui-même conçu; mais, il s'assura avant de se présenter à la Cour de l'opinion de Pinkerton en la matière. Pinkerton lui exprima toute sa joie de savoir qu'il avait remplacé « le *philibeg* par un pantalon ou une culotte », car ce vêtement prétendument ancien, écrivait-il, « est en réalité une création récente, et toute amélioration ne doit être apportée qu'à la condition de ne pas contrevenir à l'antiquité. Non vraiment, le pantalon est bien plus ancien que le *philibeg*. » Le plaid et le tartan, ajoutait-il, ne sont eux-mêmes pas si anciens. Ayant de la sorte récusé les prétentions à l'ancienneté de l'habit supposé « de nos ancêtres celtes », Pinkerton entreprit de contester son mérite d'un point de vue pratique. Le *philibeg* déclarait-il, « est non seulement vulgaire et indécent, mais il est de plus d'une saleté répugnante: il ne protège pas la peau de la poussière et il laisse l'odeur nauséabonde de la transpiration se diffuser; c'est de plus un vêtement absurde parce que le buste est doublement enveloppé, par la chemise et le plaid, alors que les parties que toutes les autres nations dissimulent sont à peine couvertes »; c'est enfin un habit efféminé, misérable et laid, car « rien ne permet de réconcilier la régularité ennuyeuse et la teinte criarde du tartan avec les principes de l'élégance, ce pourquoi toutes les tentatives pour le promouvoir ont échoué ». Le tartan personnel de sir John, s'empressa d'ajouter Pinkerton, « évitait tous ces défauts et, par le recours à deux couleurs très douces produisait une impression générale très plaisante²¹ ».

Ainsi s'exprimait « le fameux historien, Monsieur Pinkerton ». Mais en vain. Car à cette époque les régiments des Highlanders avaient déjà adopté le *philibeg*, et leurs officiers s'étaient laissé convaincre que ce kilt court avait été depuis des temps immémoriaux le costume national de l'Écosse. Face à une organisation militaire imposante et rigoureuse, la voix tremblante de la pure érudition était impuissante, et toute objection était rejetée sans ménagement. En 1804, le Bureau des affaires militaires – peut-être influencé en cela par sir John Sinclair – envisagea de remplacer le kilt par les *trous* et interrogea certains officiers à ce propos. Le colonel Cameron, du 79^e régiment, était scandalisé à cette idée. Le haut commandement, demandait-il, propose-t-il vraiment d'empêcher « la libre circulation d'air frais » sous le kilt, lequel convenait « si parfaitement aux activités des Highlanders »? « J'espère vraiment, protesta le vaillant colonel, que Son Altesse Royale n'approuvera pas une idée aussi regrettable et humiliante que celle de nous dépouiller de notre habit coutumier pour nous comprimer dans une culotte de tartan bigarré? » Face à cette attaque pleine d'esprit, le Bureau des affaires militaires barrita en retraite, et ce furent des Highlanders en kilt qui, après la victoire finale de 1815, éveillèrent la curiosité et la fascination des Parisiens. Les années suivantes, les romans de Walter Scott achevèrent de diffuser la mode du kilt et du tartan à travers toute l'Europe.

Au cours de cette période, le mythe de leur antiquité était défendu par un autre militaire. Le colonel David Stewart de Garth, qui avait rejoint le 42^e régiment de Highlanders à l'âge de seize ans, avait passé la totalité de sa vie adulte dans l'armée, pour l'essentiel à l'étranger. Après 1815, comme il était demi-solde, il se consacra à l'étude des régiments de Highlanders, puis à celle de la vie et des traditions des Highlanders: traditions dont il s'était fait une idée dans le mess des officiers plutôt que dans les gorges et vallées [*glens and straths*] d'Écosse. Ces traditions incluaient le kilt et le tartan clanique, ce que le colonel acceptait sans se poser la moindre question. La théorie selon laquelle le kilt aurait été inventé par un Anglais ne lui était pas inconnue, mais il ne la considéra pas un instant avec sérieux: elle était, disait-il, réfutée par « la croyance universellement partagée par les gens de ce pays selon laquelle le *philibeg* est aussi ancien que les plus anciennes traditions ». Il affirmait de surcroît, avec une même assurance, que les tartans étaient depuis toujours tissés selon « des motifs géométriques (qui étaient appelés *sets*) servant à distinguer les différents clans, tribus, familles et régions ». Il n'apportait pas le moindre commencement de

preuve à l'appui de ces affirmations. Elles furent pourtant publiées en 1822 dans un livre intitulé *Aperçus du caractère, des mœurs et de l'état présent des Highlanders d'Écosse*. Ce livre, nous dit-on, devint « la source de toutes les recherches ultérieures sur les clans²³ ».

Stewart n'appuya pas seulement la cause nouvelle des Highlands au moyen de la littérature. En janvier 1820, il fonda la Celtic Society of Edinburgh, une association de jeunes civils dont le but premier était « la promotion du port de l'antique costume des Highlands dans les Highlands », et qui pour parvenir à cette fin portaient eux-mêmes ce costume à Édimbourg. Le président de la Society était sir Walter Scott, qui était pourtant originaire des Lowlands. Les membres de l'association dinaient régulièrement ensemble, « portant kilt et bonnet à l'ancienne mode, armés jusqu'aux dents ». Scott, pour sa part, portait en ces occasions des *trous*, mais il disait « se réjouir grandement de l'enthousiasme des Gaëls libérés du joug de la culotte ». « On n'a jamais vu tant de cabrioles, gambades et cris de joie²⁴ », écrivit-il après l'un de ces dîners. Tel était donc l'effet, y compris dans la très bien-séante Édimbourg, de la libre circulation de l'air sous le kilt des Highlanders.

Ainsi, en 1822, grâce aux efforts de sir Walter Scott et du colonel Stewart, la prise du pouvoir par les Highlands était déjà engagée. Elle bénéficia d'une publicité importante cette année-là lors de la visite d'État de George IV à Édimbourg. C'était la première fois qu'un membre de la dynastie de Hanovre se rendait dans la capitale de l'Écosse; des préparatifs minutieux furent mis en œuvre pour que l'événement soit couronné de succès. Qui donc étaient les personnes chargées de ces préparatifs? Le maître de cérémonie, à qui toutes les questions pratiques avaient été confiées, n'était nul autre que sir Walter Scott, lequel choisit pour assistant — pour « dictateur » en charge des affaires vestimentaires et de l'organisation des solennités — le colonel Stewart de Garth. Scott et Stewart choisirent de recruter les membres de la garde d'honneur chargée d'assurer la protection du roi, des officiels et des têtes couronnées d'Écosse parmi les « enthousiastes du *philtèg* », les membres du Club celtic, « vêtus comme il se doit ». Il en résulta une étrange parodie de l'histoire et de la réalité écossaise. Prisonnier de ses amis celtic fanatiques, emporté par ses propres divagations romantiques, Scott était visiblement conduit à oublier purement et simplement l'Écosse historique, l'Écosse des Lowlands dont il était originaire. La venue du roi, déclara-t-il, doit être l'occasion d'un « rassemblement de tous les Gaëls ». Il encouragea

donc les chefs des Highlands à venir accompagnés de leurs suites pour rendre hommage à leur roi. « Venez et amenez avec vous une demi-douzaine ou une dizaine des membres de votre clan, écrivit-il à l'un de ces chefs, afin de paraître ce que vous êtes, un chef insulaire... Ce sont les Highlanders que le roi voudra voir²⁵. »

Les Highlanders vinrent comme on le leur demandait. Mais quel tarran devaient-ils porter? L'idée de tarrans différenciés selon les clans, que Stewart avait largement diffusée, semble avoir été avancée initialement par les ingénieux fabricants qui, depuis trente-cinq ans, n'avaient pas d'autres clients que les régiments des Highlands, mais qui entrevoaient maintenant, après l'abrogation de 1782, la perspective d'un bien plus vaste marché. La plus importante de ces entreprises était William Wilson and Son de Bannockburn, dont les archives sont d'une immense valeur pour les historiens. Messieurs Wilson et fils virent tout l'avantage qu'il y avait à établir un répertoire de tarrans claniques et à stimuler de la sorte la concurrence entre les clans. En conséquence, ils firent alliance avec la Highland Society of London, laquelle enveloppa leur projet dans une couverture, ou plutôt un plaid, de respectabilité historique. Quand en 1819 on évoqua pour la première fois la possibilité d'une visite du roi, l'entreprise mit au point un « Livre des principaux motifs » et envoya des échantillons des différents tarrans à Londres pour que la Society « certifie » en bonne et due forme leur attachement à tel ou tel clan. Mais quand l'heure de la visite du roi fut proche, le temps n'était plus à parilles subtilités. L'avalanche de commandes était maintenant telle que « toutes les pièces de tarran étaient vendues aussitôt sorties du métier à tisser ». Dans ces conditions, le devoir des fabricants était de s'assurer que les chefs des Highlands pourraient être approvisionnés. Ainsi, Cluny Macpherson, l'héritier du chef qui avait découvert Ossian, reçut un tarran prêt-à-porter. Il fut baptisé à son intention « Macpherson »; mais, comme il avait été précédemment vendu à un certain Kidd pour habiller ses esclaves des Antilles, on l'avait déjà désigné du nom de « Kidd », et même auparavant « N° 155 ». Grâce à tant d'ingéniosité mercantile, les chefs des clans purent répondre à l'appel de sir Walter, et les habitants d'Édimbourg eurent la possibilité d'admirer sir Ewan Macgregor de Macgregor « dans son tarran des Highlands personnel, accompagné de sa suite, de sa bannière et de ses cornemuseurs, ainsi que le colonel MacDonnell de Glengarry, héritier — après Rawlinson — du plus ancien kilt d'Écosse, sans aucun doute agréablement pour l'occasion.

La capitale de l'Écosse fut donc « tarranisée » pour recevoir le roi,

qui lui-même revêtit un kilt et tint sa place dans la parade celtic et, à l'apogée de la cérémonie, invita avec solennité l'assemblée des dignitaires à porter un toast non à l'élite réelle ou historique de l'Écosse mais « à ses chefs et ses clans ». J. G. Lockhart lui-même, le beau-fils et biographe dévoué de Scott, fut décontenancé par cette « hallucination » collective dans laquelle, selon ses propres termes, « la gloire insigne et suprême » de l'Écosse était identifiée aux tribus celtic qui « n'avaient pourtant jamais constitué qu'une infime partie, le plus souvent sans importance, de la population écossaise ». Lord Macaulay, qui était lui-même par ses origines un Highlander, était plus véhément encore. Dans un écrit des années 1850, il ne doutait pas de l'antiquité du costume des Highlands, mais son sens historique était manifestement scandalisé par l'attribution de ce « jupon à rayures » aux races civilisées de l'Écosse. Il ajoutait que cette absurde mode contemporaine avait

atteint un point au-delà duquel il était difficile d'aller. Le dernier des rois britanniques à réunir sa cour à Holyrood pensait qu'il n'était pas possible de témoigner de façon plus éclatante de son respect pour les usages qui prévalaient en Écosse avant l'Union autrement qu'en revêtant ce qui était considéré par neuf Écossais sur dix comme un habit de brigand²⁶.

« Un point au-delà duquel il n'était pas facile d'aller... » Macaulay sous-estimait le pouvoir d'une « hallucination » que l'intérêt économique vient appuyer. Scott pouvait bien recouvrer ses esprits – ce qu'il fit rapidement –, mais la farce de 1822 avait stimulé l'industrie du tartan et suggéré une nouvelle divagation à son profit. La dernière étape de la création du mythe des Highlands pouvait maintenant intervenir : la reconstruction et le développement, sous une forme vestimentaire et spectrale, du système des clans dont la réalité avait été réduite à néant après 1745. Les personnages principaux de ce nouvel épisode furent les figures les plus insaisissables et les plus séduisantes à avoir enfourché le balai volant ou le cheval à bascule celtic : les frères Allen.

Les frères Allen appartenaient à une famille influente. Leur grand-père, John Carter Allen, avait été amiral de la seconde flotte de la Marine britannique [*Admiral of the White*]. Son fils, leur père, avait servi brièvement dans la Marine; et leur mère était la fille d'un pasteur lettré du Surrey. Leur père est un personnage obscur dont la vie est mystérieuse. Il semble qu'il ait passé la majeure partie de sa vie à l'étranger, notamment en Italie. Nous ne disposons que de

peu d'informations sur les premières années des deux frères. Tout ce que nous pouvons dire à leur propos est que c'était des artistes aux talents multiples. Ils écrivaient des poèmes romantiques à la manière de Scott; ils avaient étudié de nombreuses langues, mais étaient de route évidence autodidactes; et c'était des dessinateurs, des graveurs sur bois et des ébénistes aux dons incontestables. Ils étaient éloquentes et avaient un charme indéniabla, ce qui leur permettait d'évoluer avec aisance dans la bonne société. Tout ce qu'ils faisaient, ils le faisaient avec rigueur et perspicacité. Les circonstances précises de leur première apparition en Écosse sont inconnues, mais il est certain qu'ils accompagnaient leur père lors de la visite du roi en 1822, et il n'est pas impossible qu'ils aient séjourné là dès 1819. La période qui va de 1819 à 1822 fut consacrée à la préparation de la venue du roi. Ce fut aussi la période pendant laquelle l'entreprise Wilson and Son of Bannockburn envisageait de mettre en place une correspondance systématique entre les clans et des tartans aux motifs déterminés. La Highland Society of London, probablement en liaison avec les Wilson, envisageait la possibilité de publier un livre, somptueusement illustré, sur les tartans claniques des Highlands²⁷. Nous avons par ailleurs des raisons de croire que la famille Allen était quant à elle en contact avec Wilson and Son à cette époque.

Les années suivantes, les frères semblent avoir passé quelque temps à l'étranger, mais on les vit à l'occasion dans de grandes demeures écossaises ou lors de réceptions où il était de bon ton d'être vu, habillés (pour reprendre la formule d'un observateur anglais) « d'une façon aussi extravagante que peut le permettre le costume des Highlands – avec toutes sortes de galons et de parres, de fausses médailles et d'ornements plus clinquants les uns que les autres²⁸ ». Un aristocrate russe de passage eut l'occasion de les contempler, dans leur apparat resplendissant, orné de nombreuses médailles symbolisant leurs titres de chevalier et leur appartenance à divers ordres, à Alyre, dans la maison de la famille des Gordon Cumming. Ils avaient « écossisé » leur nom, d'abord en Allan, puis en Hay, en passant par Hay Allan; ils laissaient entendre qu'ils descendaient du dernier des Hay, le comte d'Errol. Comme celui-ci était célibataire, ils lui imputèrent un mariage secret, mais ils ne prirent jamais le risque de s'exprimer explicitement sur la question. Sir Walter Scott se rappela avoir vu le plus âgé d'entre eux arborer l'insigne de grand comtable d'Écosse – une charge héréditaire de la maison d'Errol – « à laquelle il ne pouvait pas plus prétendre qu'à la Couronne²⁹ ». Pas plus, aurait pu répondre le porteur

de cet insigne, mais pas moins non plus.

Les deux frères passaient l'essentiel de leur temps dans le Nord du pays, où le comte de Moray leur avait confié l'administration de la forêt de Darnaway. Ils devinrent des chasseurs de cervidés expérimentés. Ils bénéficièrent toujours de la protection d'aristocrates. Les « promoteurs » très réalistes des Lowlands s'enrichirent de même des frères Allan. Sir Thomas Dick Lauder, dont la femme avait un domaine à Elgin, était l'un d'entre eux. Ils lui révélèrent, en 1829, qu'ils avaient en leur possession un important document historique. Il s'agissait d'un manuscrit qui, affirmaient-ils, avait appartenu à John Leslie, l'évêque de Ross, le confident de la reine Marie d'Écosse, document qui avait été donné à leur père par nul autre que le Jeune Chevalier, Bonnie Prince Charlie lui-même. Ce manuscrit, qui se présentait comme l'œuvre d'un certain sir Richard Urquhart, chevalier, était intitulé *Vestiarium Scoticum*, ou *La Garde-Robe de l'Écosse*, et décrivait les tartans claniques des grandes familles écossaises. L'évêque Leslie avait apposé sur le manuscrit une date – 1571 –, mais celui-ci pouvait bien sûr être beaucoup plus ancien. Les frères expliquèrent que le document original était entre les mains de leur père, à Londres, mais ils montrèrent à Dick Lauder une « copie grossière » dont ils avaient fait l'acquisition et qui à l'origine avait de toute évidence appartenu à la famille Urquhart de Cromarty. Sir Thomas fut enthousiasmé par cette découverte. Non seulement le document était en lui-même d'importance, mais il donnait de plus aux tartans différenciés selon l'appartenance clanique une autorité authentique et ancienne ; il montrait de plus que ces tartans étaient portés par les Lowlanders aussi bien que par les Highlanders, ce qui était particulièrement satisfaisant pour les familles des Lowlands qui cherchaient à en imposer³⁰. Sir Thomas transcrivit donc le texte, que le plus jeune des frères accepta volontiers d'illustrer. Il écrivit ensuite à sir Walter Scott, qui jouait en la matière le rôle d'oracle, pour l'inciter à le publier et ainsi remédier à « la grossière dénaturation des tartans actuels, lesquels, quotidiennement manufacturés, reçoivent des noms impropres et sont à tort considérés comme authentiques ».

Le caractère augustinien de Scott avait repris le dessus, et il ne se laissa pas enthousiasmer par cette « découverte ». Toute l'affaire lui parut suspecte : l'histoire et le contenu du manuscrit, comme la personnalité des frères. Il ne croyait pas que les habitants des Lowlands avaient un jour porté des tartans claniques, et il suspectait que les fabricants de tartan étaient à l'origine de ce nouveau document.

Pour finir, il demanda que le manuscrit original soit soumis aux spécialistes du British Museum. Sir Thomas et l'aîné des frères en furent immédiatement d'accord ; mais le processus d'authentification tourna court quand l'aîné produisit une lettre de son père, signée « J. T. Stuart Hay », qui lui reprochait sèchement d'avoir ne serait-ce que fait mention du document, lequel, disait-il, sans même parler de l'inutilité de chercher à faire revivre un monde à jamais perdu, ne serait jamais exposé à des regards étrangers en raison « de remarques privées rédigées sur les feuilles blanches » du manuscrit. « Pour ce qui est de l'opinion de sir Walter Scott, ajoutait l'auteur de la lettre, pour autant que je sache, elle n'inspire pas le moindre respect aux historiens et elle m'est parfaitement indifférente³¹. » L'oracle d'Abbotsford fut ainsi remis à sa place.

Vaincus par l'autorité de Scott, les frères se retirèrent de nouveau dans le Nord, et travaillèrent à améliorer leur image, leur expertise et leurs manuscrits. Ils avaient maintenant un nouveau protecteur, lord Lovat, le chef catholique de la famille Fraser, dont l'ancêtre avait péri sur l'échafaud en 1747. Ils se présentaient maintenant comme des catholiques romains et adoptèrent une nouvelle et glorieuse identité. Ils abandonnèrent le nom de Hay et prirent le nom royal de Stuart. L'aîné se faisait appeler John Sobieski Stuart (John Sobieski, le roi héroïque de la Pologne, était l'arrière-grand-père maternel du Jeune Chevalier) ; le jeune adopta le nom, comme le Jeune Chevalier lui-même, de Charles-Édouard Stuart. Ils obtinrent de lord Lovat la petite propriété d'Eilean Aigas, une demeure romantique sur l'île de la rivière Beauly, dans Inverness, et là ils installèrent leur cour miniature. On les appelait « les Princes », ils siégeaient sur des trônes, respectaient rigoureusement un cérémonial de cour, recevaient de leurs visiteurs les honneurs dus à des personnes royales, et montraient à ces visiteurs des reliques des Stuart, en suggérant au passage que le coffre dans lequel étaient enfermés leurs titres et leurs archives contenait des documents secrets. Les armoiries royales figuraient au-dessus de l'entrée de leur maison ; quand ils étaient acheminés en barque par des rameurs à l'église catholique d'Eskdale, la flamme royale flottait au-dessus de l'embarcation ; et ils avaient une couronne pour secan.

C'est à l'époque de leur installation à Eilean Aigas, en 1842, que les frères Allen publièrent le fameux manuscrit des *Vestiarium Scoticum*. Il parut dans une somptueuse édition, limitée à cinquante exemplaires. La série d'illustrations en couleur de tartans qu'il contenait fut la première à être publiée et constitua un prodige technique. Elle fut réalisée par

une nouvelle technique d'impression et, selon les termes d'un savant qui écrivit cinquante ans plus tard, la qualité de ces illustrations « ne fut jamais égalée par les procédés d'impression inventés par la suite, tant la beauté et l'exactitude de ces illustrations étaient grandes ». John Sobieski Stuart, en tant qu'éditeur, ajouta au manuscrit un commentaire érudit et de nouvelles preuves de son authenticité: un « fac-similé décalqué » d'une annotation autographe de l'évêque Leslie et une « transcription » du reçu qu'il avait délivré lors de la réception du manuscrit. Le texte du manuscrit, affirmait-il, avait été « établi de la façon la plus attentive qui soit » en le comparant mot à mot avec un second manuscrit, découvert par un moine irlandais anonyme qui appartenait à un monastère espagnol dont les membres avaient malheureusement été dispersés depuis lors. Un troisième manuscrit, récemment encore en possession de lord Lovat, était cité, mais avait été emporté en Amérique lors d'un voyage, où on avait eu l'infortune de l'égarer; mais on s'efforçait avec la plus grande énergie de recouvrer ce bien précieux...

Le *Vestiarium Scoticum*, dont la diffusion était si limitée, fut à peine remarqué lors de sa publication. Scott était alors mort, et Dick Lauder, bien qu'il restât un « fidèle », garda le silence. S'il avait eu l'occasion d'examiner les *sets* imprimés, il aurait eu la surprise de constater qu'ils avaient été considérablement modifiés depuis la première transcription réalisée par le plus jeune des frères Allen. Le *Vestiarium*, comme on put bientôt le constater, n'était cependant qu'une preuve préliminaire qui devait préparer le terrain pour une œuvre à venir bien plus importante par sa portée et son originalité. Deux ans plus tard, les deux frères publièrent en effet un volume plus somptueux encore, qui était manifestement le fruit de longues années de recherche. Ce folio sensationnel, richement illustré par ses auteurs, était dédié à Louis I^{er} de Bavière, « le rénovateur de l'art catholique en Europe », et contenait une harangue ampoulée, rédigée en gaélique et en anglais, adressée aux « Highlanders ». D'après la page de titre, le livre avait été publié à Édimbourg, Londres, Paris et Prague. Il était intitulé *Le Costume des clans*.

Le Costume des clans est une œuvre extraordinaire. Comparés à l'érudition sans commune mesure qu'il déploie, les travaux plus anciens sur le sujet paraissent bien légers et dépourvus d'intérêt. Il cite les sources les plus obscures, écossaises et européennes, écrites et orales, manuscrites et imprimées. Il tire profit de l'art et de l'archéologie, ainsi que de la littérature. Cinquante ans plus tard, un

historien écossais érudit et rigoureux affirmait que c'était « une pure merveille d'industrie et d'habileté²² », et l'autorité contemporaine sur ces questions le décrit comme « une œuvre monumentale... une œuvre fondatrice sur laquelle reposera dorénavant nécessairement toute histoire du costume des Highlands³³ ». Ses auteurs admettaient le caractère récent de l'invention du kilt (il est vrai qu'ils avaient séjourné chez les MacDonnell de Glengarry). Rien de ce qu'ils disent ne peut être immédiatement écarté. Mais rien non plus ne peut être reçu sans la plus grande réserve. Le livre est pour une bonne part le fruit de la pure imagination et des talents de faussaires des frères Allen. Des spectres littéraires sont invoqués avec solennité comme des autorités pour appuyer l'argumentation. Les poèmes d'Ossian servent de source, et de mystérieux manuscrits sont cités, dont « un long extrait des poèmes originaux d'Ossian et de nombreux autres manuscrits gaéliques de la plus haute valeur » – acquis à Douay par feu le chevalier Watson, mais, hélas, maintenant invisibles –, un manuscrit en latin du quatorzième siècle trouvé, avec d'autres, dans le monastère espagnol malheureusement dispersé, et, bien sûr, le *Vestiarium Scoticum* lui-même, daté maintenant avec certitude, sur la base d'une analyse interne, de la fin du quinzième siècle. Les illustrations colorées à la main qui y figuraient représenteraient des sculptures monumentales et des portraits anciens. Un portrait du Jeune Chevalier en costume des Highlands notamment était prétendument reproduit à partir de « l'original que les auteurs ont en leur possession ».

Le Costume des clans n'était pas simplement une œuvre d'érudition, il défendait de surcroît une thèse bien précise: selon les auteurs, le costume particulier aux Highlands était la relique d'un habit universellement porté au Moyen Âge, habit qui avait été abandonné dans tout le reste de l'Europe au seizième siècle, mais qui avait survécu, transformé certes, mais toujours reconnaissable, dans ce coin oublié du monde. Au Moyen Âge (toujours selon les auteurs), l'Écosse celtique avait été un des éléments florissant de l'Europe catholique et cosmopolite: une société riche et raffinée dans laquelle les cours resplendissantes des chefs tribaux se sustentaient – grâce aux manufactures technologiquement avancées des Hébrides – des objets de luxe et des lumières du continent.

Malheureusement, cette riche civilisation ne dura pas: à la fin du Moyen Âge, le bourdonnement des métiers à tisser des Hébrides, les cours fastueuses des Îles et la « grande sophistication intellectuelle » de Mull,Islay et Skye déclinaient; les Highlands furent coupés du reste

du monde ; leur société s'appauvrit et se referma sur elle-même, et le costume qui était le leur devint terne et indigent. Seul le *Vestiarium* – cette importante découverte des deux frères – permettrait, en révélant la richesse des motifs originaux des tartans, d'ouvrir une étroite fenêtre sur cette resplendissante culture disparue à jamais. Les auteurs prétendaient ne trouver aucun intérêt aux efforts contemporains pour ressusciter le seul costume des Highlands, coupé de la culture celtique et catholique dont il avait été un élément. C'était faire de lui un simple déguisement. La seule renaissance véritable ne pouvait être que celle de l'ensemble de ce passé – renaissance que pratiquaient les frères Stuart en écrivant de la poésie, en chassant, en entretenant une cour tribale dans leur île de la Beaully. Comme Pugin, qui cherchait à ressusciter non seulement l'architecture gothique mais toute une culture imaginaire, les « Sobieski Stuart » (comme on les appelait communément) s'efforçaient de faire revivre non pas simplement le costume des Highlands, mais l'ensemble d'une civilisation imaginative, et ce par le recours à une mystification aussi effrontée et une réécriture de l'histoire aussi extravagante que celles qui avaient donné naissance à « Ossian ». Malheureusement pour eux, *Le Costume des clans* passa inaperçu dans le monde savant. Ses auteurs s'étaient rendus coupables d'une grave erreur tactique. En 1846, ils s'avancèrent plus loin que jamais dans l'expression de leurs prétentions à la royauté : ils écrivirent une série de nouvelles qui prétendaient, sous le couvert de noms romantiques mais transparents, révéler des vérités historiques. Le recueil de ces nouvelles s'appelait *Tales of the Century*, le siècle en question s'étendant de 1745 à 1845. L'idée que s'efforçaient de communiquer ces contes était que la lignée des Stuarts n'était pas éteinte, que la femme du Jeune Chevalier avait donné naissance à un fils légitime à Florence, que l'enfant, dans la crainte d'un assassinat commandité par la famille royale de Hanovre, avait été confié à un amiral anglais qui l'avait élevé comme son propre fils, qu'il avait eu deux fils légitimes qui, après avoir combattu pour Napoléon à Dresde, Leipzig et Waterloo et avoir été personnellement décorés pour leur vaillance, s'en étaient retournés dans leur pays ancestral pour entreprendre, conformément à ce à quoi leur naissance les destinait, d'en restaurer « la société, les coutumes et le costume vénérables ». Des notes érudites, qui faisaient références à des archives des Stuarts qui n'avaient pas été cataloguées, ainsi qu'à des documents allemands et polonais qui ne pouvaient être consultés et à des « manuscrits en notre possession », apportaient les preuves censées attester de la vérité de cette histoire.

C'est alors qu'un ennemi dérobé frappa. Sous l'apparence d'une recension tardive du *Vestiarium*, un auteur anonyme publia dans la *Quarterly Review* une dévastatrice critique des prétentions des deux frères à un lignage royal³⁴. L'aîné tenta de répondre. Mais sa réponse était hautaine et peu substantielle³⁵. L'œuvre savante des deux frères était maintenant irrémédiablement compromise : la maison royale d'Éliean Aigas fut soudainement dispersée ; et, les vingt années suivantes, les deux frères maintinrent à l'étranger, à Prague et à Presbourg, leurs royales prétentions, définitivement mises à mal dans leur propre pays. Cette même année, la reine Victoria acquit le château de Balmoral, et la cour de Hanovre remplaça la cour jacobite imaginative disparue des Highlands d'Écosse.

En histoire économique, nous sommes souvent témoins de la ruine de pionniers hardis, inventifs et parfois assez hauts en couleur, dont l'œuvre est ensuite reprise et menée à bien par des entrepreneurs dépourvus d'imagination. Les Sobieski Stuart ne se remirent jamais de la recension de 1847. Bien que leur charme, leur naturel sympathique, leur comportement inoffensif et leur dignité fussent qu'ils ne manquèrent jamais de sectateurs, l'article de la *Quarterly Review* était toujours cité pour les discréditer. Mais leur entreprise ne fut pas perdue pour tout le monde. Le *Vestiarium* pouvait bien être déconsidéré et *Le Costume des clans* ignoré, les tartans claniques de leur invention n'en furent pas moins repris et dissociés de leur nom par la Highland Society of London, et assurèrent la prospérité durable de l'industrie écossaise du tarran. Le successeur dépourvu d'imagination des deux extravagants frères Sobieski Stuart, qui rendit possible ce succès, s'appelait James Logan.

James Logan était originaire d'Aberdeen. Dans sa jeunesse, il avait été gravement blessé à la tête alors qu'il assistait aux jeux des Highlands. Lors de l'épreuve du lancer de marteau, le projectile, qui pesait près de huit kilos, vint percuter la tête de Logan qui eut (comme il l'expliqua plus tard pour plaider les circonstances atténuantes dans une affaire dont nous ne connaissons pas les détails) « le crâne littéralement fracassé », en sorte qu'il fallut en remplacer 10 cm² par une plaque métallique³⁶. Malgré ce coup de semonce, Logan s'enthousiasma pour les traditions des Highlands, et, en 1831, après avoir parcouru en long et en large l'Écosse, il publia un livre intitulé *Les Gaëls d'Écosse* qu'il dédia au roi Guillaume IV. Il y reprendrait toute la mythologie récemment inventée à propos des Highlands : l'authenticité des poèmes d'Ossian, l'antiquité du kilt, la différenciation des tartans selon les

clans; il annonçait en conclusion qu'il était en train de travailler « à un ouvrage, accompagné de planches illustrées, qui porterait expressément sur les tartans et les insignes des clans ». À l'époque, Logan était installé à Londres, et la Highland Society, suite à la parution de son livre, le choisit pour président et décida de financer la réalisation de son livre suivant. Ce dernier fut publié en 1843, un an après le *Vestiarium*, sous le titre *Les Clans des Highlands écossaises*, magnifiquement illustré par soixante-douze peintures de R. R. Maclan représentant les membres des différents clans, vêtus chacun de son tartan particulier.

Il est assez improbable que les frères Sobieski Stuart, avec leur réelle érudition et leurs airs aristocratiques — qui n'étaient pas que simulation —, et John Logan, qui était assez grossier et manquait d'esprit critique, entretenirent des relations directes. Mais les Sobieski Stuart avaient assurément des liens avec les fabricants de tartans, qui, comme les chefs des différents clans, avaient bénéficié de leurs conseils depuis une date peut-être aussi reculée que 1819. Nous savons aussi que les plus considérables de ces fabricants, Wilson and Son, étaient en contact avec Logan, qu'ils traitaient comme un simple agent, corrigeant parfois son travail en s'appuyant sur le savoir supérieur qui était le leur. Ils avaient donc à leur disposition une autorité plus prestigieuse en la matière. Il semble ainsi que l'œuvre de Logan ait été inspirée de part en part, directement ou indirectement, par les fantaisies des frères Sobieski Stuart. Dans son livre, Logan rendait hommage « à l'œuvre magnifique publiée récemment par John Sobieski Stuart » dont il s'inspirait manifestement, malgré des différences de détail qui justifiaient une publication séparée. En réalité, comme l'a souligné plus tard un spécialiste, nombre des tartans de Logan ne sont que des « reproductions inavouées des dessins contenus dans le *Vestiarium Scoticum*³⁸ ».

Logan arriva à temps. La critique dévastatrice publiée dans la *Quarterly Review* des prétentions à la royauté des Sobieski Stuart — les véritables inventeurs des tartans claniques —, détruisit tout le crédit de ses rivaux au moment même où le culte que la reine Victoria vouait aux Highlands donnait un nouvel élan aux tartans claniques, de même qu'au paysage et au bétail des Highlands, à sir Edwin Landseer et au *ghillie* [garde-chasse écossais] John Brown. En 1850, pas moins de trois livres sur les tartans claniques furent publiés; tous étaient manifestement, bien qu'ils ne le reconnussent pas, redevables au *Vestiarium* dont les auteurs avaient en vain cherché à publier une édition bon marché. L'un de ces livres — *L'Histoire des Highlands et de ses*

clans du général James Browne — contenait vingt-deux lithographies en couleur extraites du *Vestiarium*, sans que l'emprunt fût signalé. Jusqu'à la fin du siècle, de très nombreux livres sur les tartans claniques furent publiés. Tous puisaient abondamment, directement ou indirectement, dans le *Vestiarium*.

Les Sobieski Stuart, qui retournèrent en Grande-Bretagne en 1868, devaient en être morifiés. Ils vivaient maintenant dans la plus grande pauvreté, mais ils continuaient à tenir le rôle qu'ils s'étaient choisis. Ils habitaient à Londres, portaient en société leurs décorations et les symboles des ordres douteux auxquels ils prétendaient appartenir, fréquentaient assidûment la salle de lecture du British Museum où une table leur était réservée, et « leurs crayons, leurs coupe-papier et leurs presse-papiers étaient surmontés de couronnes miniatures en or³⁹ ». En 1872, un appel fut lancé à la reine Victoria pour qu'elle vienne en aide à ses soi-disant parents, mais la recension de la *Quarterly* fut évoquée et la demande n'aboutit pas⁴⁰. En 1877, le plus jeune des frères, qui seul vivait encore, chercha anonymement à faire reconnaître ses titres, mais de nouveau cette tentative échoua en raison de l'article de la *Quarterly*⁴¹. On peut dire des frères Stuart, comme de John Keats, qu'ils furent tués par la *Quarterly*: beaucoup considéraient en effet qu'une même main les avait tués⁴². Mais jamais ils ne manquèrent de fidèles; leurs amis défendirent leur cause jusqu'à la fin; et, après leur mort, lord Lovat veilla à ce qu'ils soient enterrés près de l'église d'Eskadale dans laquelle ils assistaient aux services religieux du temps où ils étaient installés dans leur demeure romantique d'Eilean Aigas. Leurs biens furent vendus aux enchères, et la reine Victoria s'enquerra de cette vente; mais nuls reliques, peintures, miniatures, titres ou manuscrits ayant quelque rapport avec les Stuarts ne furent trouvés. Personne non plus ne vit jamais le texte original du *Vestiarium Scoticum*, avec les annotations de l'évêque Leslie et les observations personnelles prétendument rédigées par son précédent propriétaire, le jeune Chevalier, avant de le transmettre à son fils « J. T. Stuart Hay », alias « James Stuart, comte d'Albanie », le père plus insaisissable encore de nos insaisissables héros⁴³.

Le présent article commence par une référence à James Macpherson. Il se clôt par une référence aux Sobieski Stuart. Entre ces inventeurs de la tradition des Highlands, il y a de nombreuses ressemblances. Les uns et les autres imaginèrent un âge d'or situé dans le lointain passé des Highlands celtés. Les uns et les autres prétendaient avoir en leur possession des documents attestant de la véracité de leurs affirmations.

Les uns et les autres ont créé des spectres littéraires, fabriqué des faux et falsifié l'histoire afin d'appuyer leurs théories. Les uns et les autres sont à l'origine d'une industrie qui était encore florissante longtemps après leur mort. Les uns et les autres furent rapidement dénoncés comme faussaires, mais ils ne tinrent pas compte de ce discrédit et ils poursuivirent ensuite d'autres buts : Macpherson s'investit dans la politique indienne, les Sobieski Stuart dans une vie tissée d'irréalité à l'étranger.

Mais il y a aussi entre eux de grandes différences. Macpherson était un tyran voluptueux dont le but, en littérature comme en politique, était la richesse et le pouvoir, but qu'il poursuivait avec une détermination sans faille et qu'il parvint finalement à atteindre. Les frères Sobieski Stuart étaient des hommes sympathiques et érudits qui gagnèrent à leur cause nombre de personnes par leur bénignité manifeste; c'étaient des fantasistes plus que des faussaires. Ils faisaient aussi montre d'une certaine authenticité dans la mesure où, pour ainsi dire, ils vivaient les créations de leur imagination. À la différence de Macpherson, ils moururent dans la pauvreté. La richesse qu'ils engendrèrent revint aux fabricants des tartans claniques qui sont aujourd'hui portés, avec enthousiasme, par les Écossais, ou les prétendus Écossais, du Texas à Tokyo.

II

LA QUÊTE DU PASSÉ GALLOIS À L'ÉPOQUE ROMANTIQUE

Prys Morgan

VIE ET MORT DE LA JOYEUSE GALLES

du pays de Galles
ée d'un paradoxe :
rition du mode de
rt de l'intérêt pour
s pour le préserver
rts¹, dans un essai

on en général
autres, une
iner ce qu'elles

es galloises étaient
oyances druidiques
L'Honorable John
ignait déjà qu'« en
tion des mœurs du
anouie, les Gallois
Galles avait perdu
tout intérêt³. Déclin et renouveau s'entremêlent étrangement, car, bien